



Juliet #191, 8 janvier 2019

“Audrey Matt Aubert - Parcels” par Anna Battiston

## **Audrey Matt-Aubert**

### *Parcels*

*Texte écrit par Anna Battiston et traduit de l’italien par Isabella Santangelo*

La galerie Isabelle Gounod à Paris inaugure en cette nouvelle année une exposition entièrement dédiée aux nouvelles créations d’Audrey Matt-Aubert.

Du dessin à la peinture, le travail d’Audrey Matt-Aubert reflète une recherche formelle et philosophique sur l’architecture en tant que création humaine et présence au monde, en la plaçant dans les limbes de l’imagination. Après des travaux sur des bâtiments post-modernes suspendus et des architectures organiques perdues dans le désert, l’artiste propose pour son exposition personnelle intitulée Les Parcels, une relecture des monuments parmi les plus importants du patrimoine de l’humanité.

Les images picturales de la porte d’Ishtar, de l’entrée du marché de Milet et de l’Autel de Pergame flottent dans un espace pictural, prises entre deux eaux exactement comme les authentiques ruines sont prises au piège dans la simultanéité spatio-temporelle de la Babylone antique et des salles du Musée de Pergame à Berlin.

Pendant les années soixante, le philosophe allemand, spécialiste de l’herméneutique, Hans Georg Gadamer a défini le musée comme lieu de la simultanéité. Si dans l’Origine de l’œuvre d’art, Martin Heidegger rappelle que l’homme grec ne vit pas le temple en tant qu’œuvre d’art, mais en tant qu’objet de son expérience vitale, auquel il est conféré une fonction spécifique : qu’elle soit culturelle, rituelle ou sociale. Gadamer définit par abstraction esthétique le processus qui soustrait l’objet de son contexte spatial et historique pour le transposer dans l’atemporalité du musée. Ce dernier le priverait alors de sa valeur vitale afin de lui conférer une valeur uniquement esthétique et la possibilité d’être exposé dans un dispositif.

En s’inspirant des ruines orientales antiques, Audrey Matt-Aubert interroge leur deuxième vie dans l’enceinte du musée berlinois, et en les transfigurant dans l’espace de la peinture, elle les utilise comme prétexte pour réfléchir sur la peinture même.

Dans le contexte de leur nouvelle existence, elles deviennent de simples images suspendues dans la mémoire. Symboles de l’existence humaine dans un moment historique spécifique, elles sont le signe du temps qui passe, fusionnent avec le fond dans un va-et-vient fait de tâches et de couleurs qui s’entrecoupent, et deviennent les parties, les Parcels, d’un tout qui se reflète en elles.



Juliet #191, 8 janvier 2019

“Audrey Matt Aubert - Parcels” par Anna Battiston

“Alors les planches qui portaient sur la rivière basculent” écrit André Breton dans *Poisson soluble* publié en 1934 “et avec elles les lumières du salon (car le salon central repose tout entier sur une rivière); les meubles sont suspendus au plafond : quand on lève la tête on découvre les grands parterres qui n'en sont plus et les oiseaux tenants comme d'ordinaire leur rôle entre sol et ciel. Les parcelles se reflètent légèrement dans la rivière où se désaltèrent les oiseaux.”

« Ce qui m’a inspiré dans cette citation de Breton » explique l’artiste « c’est la relation entre la terre, le ciel et l’eau. Les parterres deviennent dans les reflets de l’eau des « parcelles » des chemins célestes ».

Dans un scénario qui rappelle en même temps l’univers digital, les reflets d’un fleuve ou les nuances du ciel de la peinture classique, l’artiste s’éloigne progressivement de son modèle. Il ne s’agit plus alors d’une reconstruction fidèle de ruines anciennes, mais de leur évocation poétique, dans un espace à son tour poétique, placée dans une totale indétermination spatio-temporelle. De l’architecture ils ne restent que des images stylisées : surfaces, matières et couleurs, purs motifs autonomes d’une abstraction figurative, d’un poème visuel.



Audrey Matt Aubert  
*Porte du marché de Milet*, 2018  
huile sur toile, 180 x 180 cm

Photographie ©Adrien Thibault